

direct a high school there, the famous Greek-Slavic-Latin academy, in accordance with a plan that had existed in Moscow from the beginning of the 16th century. As soon as the Naryškin, the family of Alexei Mikailovich's second wife who was the mother of Peter the Great, had triumphed over the Miloslavskij, political developments brought a parallel defeat of Medvedev as scheming politician and representative of the Latin faction. This victory of the Greek party, though, was to be short-lived. The interest of the new Tsar had already turned towards the west; and Ioannikios Leichoudes' son's love affair with a young Russian woman resulted in the closing of the academy and the expulsion of its founders. Thus Moscow's Greek century came to an end in 1694.

To conclude, Dr E. Kraft's book is a useful one, showing as it does the full extent of Greek-Russian relationships during the seventeenth and eighteenth centuries. The author has used his material methodically to give a clear picture of the Greek presence in Russia at this critical time.

*University of Thessaloniki*

ATHANASSIOS E. KARATHANASSIS

Meropi Anastassiadou, *Salonique, 1830-1912. Une ville ottomane à l'âge des Réformes*, Leiden - New York - Köln (Brill) 1997, pp. 465.

Le livre en question s'occupe d'un sujet intéressant. Mais notons tout d'abord que son contenu il paraît qu'il n'approche pas le sujet des Réformes ottomanes (Tanzimat). Il n'y a pas de références à la législation des Réformes qui a été rédigée de 1839 jusqu'à 1876 et qui constitue la source fondamentale de l'approche du sujet. Il paraît encore que l'auteur n'a pas en vue la plus grande partie des informations de l'archive britannique (Public Record Office Foreign Office Archives) et de l'archive française (Archives du Ministère des Affaires Etrangères: Correspondance consulaire et commerciale, Correspondance politique). La majorité des informations provient surtout de la bibliographie mais puisqu'elles ne sont pas confrontées à la législation des Réformes et aux informations des archives elles ne sont pas persuasives. De plus, le sujet n'est pas situé correctement en ce qui concerne les dates. Comme il résulte de la législation des Réformes celles-ci ont duré de 1839 jusqu'à 1876 et pas jusqu'à 1912. A cause de ce remuement chronologique jusqu'à 1912 presque tout le contenu de ce livre concerne la fin du 19e siècle et pas les Réformes. Les Réformes ottomanes sont présentées comme un effort qui avait pour but la réalisation "de la cohabitation fraternelle" des divers peuples qui vivaient à

l'Empire ottoman. Cette affirmation nous paraît arbitraire parce que conformément aux informations des archives et à la bibliographie le but des Réformes était la satisfaction des demandes des Grandes Puissances et le maintien de la domination de l'Empire ottoman sur tous les peuples conquis par les Turcs (Voir entre autres: P. Sugar, *Southeastern Europe under Ottoman Rule 1354-1804*, Athènes 1994, vol. 2, p. 55-58, D. Roderic, *Reforme il the Ottoman Empire 1856-1876*, Princeton - New Jersey 1963, p. 91, 92, S. Shaw, *History of the ottoman Empire and modern Turkey*, USA 1977, vol. 2, p. 49, 50, 134, 141).

Dans ce livre il y a aussi l'exposition et la projection des doctrines qui ont vu le jour à cause de la thèse de l'exarchat bulgare relativement à la question macédonienne. Ce livre est plein de ces doctrines qui ne sont pas amicales aux Grecs et qui ont constitué pour les Bulgares le moyen par lequel ils ont essayé au 19e siècle de s'approprier la Macédoine habitée de Grecs depuis le quatrième millénaire avant J.C. Il faut donc remarquer dans ce livre: 1) Les habitants Grecs de la Macédoine et particulièrement les habitants Grecs de Thessalonique et de Monastère sont présentés comme une nation où se mélangeaient Grecs et Bulgares ensemble et personne ne connaissait exactement, ni même les autorités ottomanes, l'identité nationale des gens qui appartenaient à cette nation. 2) Ceux des Grecs qui étaient slavophones sont considérés comme Bulgares seulement à cause de la langue qui parlaient, abstraction faite de la question de la conscience nationale. 3) Une particulière nation de «Macédoniens» est mentionné, terme inconnu dans tous les documents de l'époque. 4) Les Grecs et les Bulgares avaient des noms communs. 5) Les Valaques sont présentés comme une nation particulière qui n'avait aucun rapport aux Grecs et qui avait ses propres écoles. Pour le soutien de ces doctrines on fait appel à des références indéfinies aux registres ottomans mais aucun témoignage concret n'est juxtaposé parce qu'en réalité les témoignages des sources européennes et ottomanes prouvent en général le contraire.

Les Grecs et les Bulgares n'ont jamais appartenu mélangés à une nation unique. Ils appartenaient toujours à des nations particulières qui étaient complètement différentes et séparées l'une de l'autre comme elles se présentent aux archives. Les Turcs connaissaient et distinguaient toujours très bien ces deux nations et utilisaient toujours le mot "rum" seulement pour en nommer les Grecs et jamais pour en nommer les Bulgares ou les Grecs et les Bulgares ensemble; et selon les recensements ottomans les Grecs constituaient la majorité pure et incontestable des habitants en Macédoine. La langue ne détermine pas la conscience nationale et ceux qui étaient slavophones avaient presque en totalité la conscience nationale grecque (Voir en général M.

Paillarès, *L'imbroglia Macédonien*, Paris 1906-1907, p. 50-51 où à l'interview qui a donné à l'auteur l'inspecteur général des vilayets macédoniens de Monastère et de Thessalonique Hilmi pacha ayant comme siège la ville de Thessalonique déclare que le gouvernement ottoman et lui-même croient que les slavophones ont vraiment la conscience nationale grecque puisqu'ils fréquentent les écoles et les églises grecques). D'ailleurs, de ces Grecs slavophones sont sortis ceux qui ont formé ensuite le corps armé de Grecs Macédoniens pendant la dite lutte macédonienne. Cette lutte qui dans ce livre se présente comme "propagande grecque" (p. 386, 399, 409, 410) et "revendication grecque de la Macédoine pareille à celle des Bulgares" (p. 407) est faite par l'Hellénisme Macédonien qui voulait défendre sa patrie contre la menace des Bulgares (Voir entre autres: V. Bérard, *La Turquie et l'Hellénisme contemporain*, 2e éd., Paris 1896, p. 189 qui affirme que selon les Bulgares eux-mêmes, en 1876, le tout en Macédoine était grec, D. Goloubinskii, *Kratkin ot serk Istorii pravoslavibix tserkven Bulgarskon, Serbskon i Rominskon ili Moldo-Valachkon*, Moskva 1871, p. 176-193, D. Dakin, *The Greek struggle in Macedonia 1897-1913*, Thessaloniki 1966, p. 116, Voir aussi: La directive du lord Salisbury Ministre des Affaires Etrangères de la Grande Bretagne qui s'adresse à la Russie contre le traité de San Stefano (1878) avec l'argument que par ce traité "une masse considérable de populations qui sont grecques de race a été englobée à la Bulgarie" (Documents diplomatiques français: Affaires d'Orient Congrès de Berlin 1878 MDCCCLXXVIII p. 31), Voir aussi les Documents diplomatiques français: Affaires d'Orient Congrès de Berlin 1878 Paris MDCCCLXXVII Prot. No 3, Séance du 19 juin 1878 p. 85 où lord Salisbury déclare que "la Macédoine et la Thrace sont grecques comme la Crète", Voir encore: C. Vavoukos, *Greek Macedonia's struggle for Freedom*, Institute for Balkan Studies, No 140, Thessaloniki 1973, Du même auteur: "Les réglementations juridiques opérées par le traité de San Stefano au sud de la Péninsule d'Hemus et ses répercussions ethnologiques", *Balkan Studies* 17.2, 1976, p. 269-282, St. Kyriakides, *The northern Ethnological Boundaries of Hellenism*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1955, p. 65-66). De plus, aucune nation "Macédonienne" n'a jamais existé. Le mot "Macédonien" est un adjectif de la langue grecque qui se trouve dans l'"Odyssée" d'Homère et dans l'"Histoire" d'Hérodote et qui désignait toujours les Grecs qui habitaient la Macédoine. Les Grecs et les Bulgares n'avaient jamais de noms communs parce qu'il n'y a entre la langue grecque et la langue bulgare aucun rapport linguistique. Seulement quelques prénoms chrétiens sont communs comme ils en sont d'ailleurs communs à tous les peuples chrétiens. De plus, aucune source ne permet de supposer que les Turcs confondaient à cause du

prénom les Grecs avec les Bulgares.

En ce qui concerne les Valaques, ils n'avaient jamais constitué une nation particulière. Ils avaient la conscience nationale grecque et ils faisaient leurs études aux écoles grecques (Voir à l'«*Hellénisme*», 1907, p. 585-586 le rapport écrit en 1901 par Lazarescu Lecanta, responsable de la propagande roumaine, qu'il y avoue tous les susmentionnés). Les plus riches d'eux comme le baron Sinas, Avérof, Tossitsas, Stourmaras e.t.c. étaient les grands bienfaiteurs de l'Hellénisme mais sur ce point laissons le professeur V. Bérard de prendre la parole: «Les Valaques ont été, depuis cinquante ans, les grands bienfaiteurs de l'hellénisme. Presque tous les monuments d'Athènes, Académie, Observatoire, Polytechnion, e.t.c. ont été érigés par des Valaques» (Voir V. Bérard, *La Macédoine*, Paris 1897, p. 239-240). Les Valaques ont fondé et subventionné plusieurs écoles grecques particulièrement en Macédoine. Selon le professeur V. Bérard: «Depuis cinquante ans, les Valaques n'ont travaillé qu'à se rendre de jour en jour plus Hellènes, et qu'à étendre autour d'eux la foi hellénique (...)... c'est l'argent valaque qui paie les écoles helléniques de Macédoine» (V. Bérard, *La Turquie et l'hellénisme contemporain*, Paris 1897, p. 249).

Une dernière remarque qu'il faut faire est que dans ce livre la libération de Macédoine du joug ottoman par l'armée grecque en 1912 est présentée comme «prise, annexion et rattachement au royaume de Grèce» (p. 1, 2, 5, 32, 36, 40, 391, 399, 410, 430, 431, 433). De plus, Thessaloniki qui, malgré les divers conquérants (Romains, Normands, Vénitiens, Turcs) qui l'ont occupée en diverses époques, a toujours conservé son identité hellénique, est présentée comme «une ville ottomane qui avait subi une hellénisation après son annexion au royaume de Grèce» (!!) (p. 1, 2, 419, 431, 433). Mais Thessaloniki n'avait jamais besoin d'aucune hellénisation parce que même à l'époque des Réformes, sous le dur joug ottoman, elle était pleine d'écoles et d'églises grecques et elle continuait être comme à l'époque de l'Antiquité grecque le berceau de la civilisation grecque.

Tout ça brièvement car les prétentions de l'auteur ne sont pas défendables.

SÉBI ZŌË

Vahakn N. Dadrian, *German Responsibility in the Armenian Genocide: A Review of the Historical Evidence of German Complicity*, Cambridge, Mass.: Blue Crane Books, 1996, pp. 304.

Vahakn N. Dadrian, an internationally well-known scholar on the Armenian genocide wrote an exceedingly important and scholarly book not directly